



Virginia Woolf. Carnet inédit (1907-1908)

Edition présentée et traduite par Mireille DUCHÊNE, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Archives », 2019, 190 p.

Élise Lehoux



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/19363>

DOI : 10.4000/clio.19363

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Élise Lehoux, « *Virginia Woolf. Carnet inédit (1907-1908)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 52 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 06 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/19363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.19363>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2021.

Tous droits réservés

Virginia Woolf. Carnet inédit (1907-1908)

Edition présentée et traduite par Mireille DUCHÊNE, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Archives », 2019, 190 p.

Élise Lehoux

RÉFÉRENCE

Mireille DUCHÊNE, *Virginia Woolf. Carnet inédit (1907-1908)*, édition présentée et traduite par Mireille DUCHÊNE, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Archives », 2019, 190 p.

- 1 Le *Carnet* de Virginia Woolf se termine par ces mots, qui font suite à la lecture d'*Ajax* de Sophocle : « Probablement, si je pouvais lire comme un Grec, je ne trouverais pas la fin si dispersée » (p. 213). « Lire comme un Grec » : c'est bien à cela que s'est essayée V. Woolf dans son carnet, composé des notes prises au cours de ses lectures grecques et latines réalisées entre 1907 et 1909. Virginia Stephen a tout juste vingt-cinq ans lorsqu'elle débute son carnet, quelques mois après le retour d'un voyage en Grèce, qui verra le décès de son frère bien aimé Thoby de la fièvre typhoïde. Ce carnet et les lectures qui l'accompagnent ont une fonction éminemment cathartique, réconfortante (p. 13), pour la romancière. V. Woolf se refuse dans les premières pages à résumer et commenter les premiers chants de l'*Odyssée* (p. 99), dont elle avait commencé la lecture en Grèce avec son frère.
- 2 De ce carnet inédit, Mireille Duchêne offre une édition et une traduction exemplaire, publiée dans la collection « Archives » des Éditions universitaires de Dijon. La production y est de qualité, sensible aux traces du manuscrit, rendues par une édition scrupuleuse. On regrette seulement qu'il n'y ait pas de photographies du manuscrit pour restituer la forme de l'écriture de la jeune femme d'alors. L'éditrice y délivre la version anglaise, associée à sa traduction française. Elle l'enrichit d'un appareil éditorial dans les pages qui ouvrent le carnet pour en restituer les contextes de

fabrication. Le manuscrit, composé de 78 pages, est conservé à ce jour dans la Bibliothèque universitaire du Sussex, dans les *Special Collections* et apporte un éclairage intéressant au rapport entretenu par l'écrivaine avec la littérature classique, privilège masculin de la culture victorienne de son époque. M. Duchêne interroge ainsi cet intérêt de la jeune femme : « Pourquoi une écrivaine qui semble vouloir se détacher de l'emprise de son éducation victorienne et qui "a libéré toutes les formes d'écriture" revient-elle sans cesse aux sources de la littérature occidentale, aux langues anciennes ? » (p. 7).

- 3 Le carnet éclaire deux aspects intéressants : le premier, plus intime et personnel, permet de comprendre la pratique de lecture et d'annotations de classiques grecs et romains par une jeune fille privée des pelouses d'Oxford ou de Cambridge (*Une chambre à soi*). Dans un deuxième temps, il renseigne également sur la pratique des humanités classiques dans les milieux aisés et lettrés de l'élite victorienne. Mireille Duchêne précise également que tenir un carnet de ce type est une façon « de s'inscrire dans les pas de celui qui avait été étudiant à Cambridge » (p. 23), son frère Thoby. Pour la jeune femme, ces notes de lecture sont un moyen pour s'approprier une culture antique qui lui a été refusée, lui permettant de poursuivre par elle-même l'enseignement qui lui a été donné un temps à King's College (où elle est inscrite jusqu'en 1901) ; la connaissance du grec et du latin est alors réservée aux hommes.
- 4 Le corpus est restreint : *Satires I, III, IV* de Juvénal et le IV^e livre des *Géorgiques* de Virgile pour les œuvres latines ; les 24 chants de l'*Odyssée* d'Homère, *Ion* d'Euripide, *Le Banquet* de Platon, *Ajax* de Sophocle, les *Grenouilles* d'Aristophane et quelques notes sur le *Phèdre* de Platon (p. 9) pour les œuvres grecques. La répartition entre grec et latin est inégale, hétérogène et hétéroclite. À l'exception de l'*Odyssée*, ses commentaires, composés d'une série d'impressions, sont rassemblés à la fin de chaque œuvre résumée pas à pas, de plus en plus denses au fur et à mesure de la progression de la lecture. Les annotations de l'*Odyssée*, qui occupe un tiers du carnet, y sont les plus denses. V. Woolf annote, commente, apprécie les belles descriptions, les détails ou le romanesque de certaines scènes (la grotte de Calypso, p. 99-101), les caractères de certains personnages (le vieil homme, p. 127), la beauté d'un chant (comme celui de Nausicaa, p. 101), le goût de l'histoire. Elle est sensible aux métaphores, aux images « nobles » (p. 105) et « belles » (« les navires qui vont comme quatre chevaux mâles bondissant sur la plaine », p. 123), tout comme elle s'intéresse aux « dispositifs ingénieux » à l'intérieur de certains récits (p. 121), à la construction de la narration (p. 149). Elle esquisse quelques parallèles avec la Bible et avec son époque, lorsqu'elle compare le récit d'Ulysse avec celui que ferait un voyageur élisabéthain de ses périples (p. 107). Lorsque Demodocos chante la guerre de Troie et qu'Ulysse se met à pleurer, elle interroge le texte : « Pourquoi pleure-t-il lorsqu'on raconte le récit de Troie ? A-t-il perdu un père, ou un ami aimé comme un frère ? » (p. 107). La composition d'ensemble s'inscrit ainsi dans la longue tradition des carnets de citation, dont Ann M. Blair a montré toute la richesse pour l'époque moderne dans *Too Much To Know. Managing scholarly information before the modern age* (2010). La romancière a tenu de nombreux carnets tout au long de sa vie, pratique alors courante au XIX^e siècle (p. 30).
- 5 Ce carnet est l'occasion pour la jeune femme d'engager un dialogue avec les auteurs anciens, de tisser des liens avec le monde contemporain, de s'approprier cette culture réservée, en tester la résonnance intime et sociale, de se trouver une place dans le monde. Le carnet débute d'ailleurs par cette phrase tirée de Juvénal : « Tous écrivent –

Pourquoi pas moi, aussi ? » (p. 87). C'est également un lieu que trouve V. Woolf pour échanger avec les éditeurs de textes antiques comme B. Bickley (p. 219). Elle ne retient que ce qui l'intéresse, alors qu'elle est en train d'écrire son premier roman *Melymbrosia* (p. 61). Le carnet opère comme un espace de transition vers une autre vie, alors qu'elle vient de perdre son frère, mais aussi sa mère, sa demi-sœur et son père, lui permettant de s'accorder le droit à l'écriture dans un lieu bien à elle, où il est possible d'émettre jugements et interrogations sur des textes que la culture d'alors rendait très largement inaccessibles dans leurs formes originales pour les femmes. L'édition de Mireille Duchêne lui rend justesse et intéressera à n'en pas douter passionné.es de l'œuvre woolfienne comme ceux et celles qui s'intéressent à la réception de l'Antiquité pour les périodes plus récentes.

AUTEURS

ÉLISE LEHOUX

Anhima, UMR 8210